

[IMPERIALISMES]

Les perspectives, de plus en plus inéluctables, d'une troisième Guerre mondiale opposant frontalement le nouvel impérialisme chinois au vieil impérialisme américain, et mobilisant leurs alliés respectifs (les impérialismes secondaires de la Russie et de l'Union européenne), nous incitent à ouvrir cette nouvelle rubrique sur les figures contemporaines de l'impérialisme.

ALAIN RALLET : *L'IMPERIALISME, DU DEBUT DU XX^{ème} A NOS JOURS*

L'impérialisme est une furieuse machine à voyager dans le temps.

Non que son invocation nous fasse nécessairement remonter à l'antique Empire romain ou aux innombrables tentatives étatiques d'annexion territoriale qui se sont succédées dans l'histoire, mais plus précisément à la fin du XIX^{ème} et au début XX^{ème}, période qui s'est soldée par la Première Guerre mondiale.

Car **les ressemblances** avec aujourd'hui sont troublantes. Entre autres :

- Le repartage du monde entre puissances dans l'attente de leur affrontement planétaire pour désigner la nouvelle puissance dominante,
- l'affairement guerrier qui s'ensuit et la préparation des opinions publiques,
- les multiples conflits militaires qui, aux quatre coins de la planète, allument les feux des alliances dessinant les futurs camps de la guerre ¹,
- l'exhibition sans fausse pudeur d'un capitalisme ramené à sa bestiale essentialité,
- l'irreprésentable concentration vertigineuse des richesses,
- le pillage sans fard revendiqué des matières premières,
- la fascination nihiliste pour les désastres salvateurs,
- l'extrême difficulté politique à tenir une position qui ne soit pas compromise dans l'affrontement qui vient.

Il y a certes bien des différences mais on ne peut se déprendre d'une impression de retour à une sorte **d'invariant paroxystique** du capitalisme.

Dans son ouvrage écrit et publié pendant la guerre de 14-18, Lénine qualifie l'impérialisme de « stade suprême du capitalisme ». Nous y serions donc toujours ou de nouveau dans ce stade suprême. L'impérialisme qui naît avec la bascule coloniale de la fin du XIX^{ème} serait-il toujours le même ?

Mais qu'est-ce que l'impérialisme et qu'est-ce que l'impérialisme aujourd'hui ? Quelles en sont les formes, tant extérieures (les affrontements de puissances) qu'intérieures (les ressorts politico-sociaux internes) ? Qu'est-ce qui relève de l'invariance paroxystique, qu'est-ce qui relève d'une nouveauté contemporaine ?

L'article pose quelques jalons en se concentrant sur **les racines économiques de l'impérialisme**.

SUR L'IMPERIALISME MODERNE

Dans sa définition la plus générale, l'impérialisme est la recherche par un État d'une domination économique adossée à une domination militaire sur d'autres pays.

¹ Les conflits actuels font écho aux guerres ayant précédé le déclenchement de l'affrontement de 14-18 : les guerres entre le Japon et la Chine (1895) ; l'Espagne et les États-Unis (1898) ; les Britanniques et les colons Boers en Afrique du Sud (1899-1902) ; la révolte des Boxers contre les puissances étrangères en Chine (1899-1901) ; la guerre russo-japonaise (1904) ; les guerres coloniales en Afrique... Elles ont attisé le réarmement militaire de ces puissances qui a conduit à l'embrasement de 1914.

Dans sa version « classique » (de l'Antiquité aux guerres napoléoniennes), l'impérialisme est lié à des intérêts économiques mais il a surtout pour but de conquérir des territoires afin d'accroître la puissance politique et militaire d'un État. C'est la **logique des empires**.

À la fin du 19^{ème}, renversant cette logique, l'impérialisme « moderne » se caractérise par la recherche d'intérêts économiques au moyen de la puissance politico-militaire. Hobson, l'économiste britannique ayant inspiré l'ouvrage de Lénine, en donne cette définition : « *La racine économique de l'impérialisme est le désir des puissants intérêts industriels et financiers organisés d'assurer et de développer, aux frais du public et par la force publique, des marchés privés pour leurs marchandises et leurs capitaux excédentaires* »²

La prévalence des intérêts économiques dans la définition de l'impérialisme s'explique par sa connexion au capitalisme qui a mis la recherche du profit au premier plan des échanges extérieurs. De sorte que si l'impérialisme moderne comporte bien d'autres dimensions (politiques, militaires, idéologiques, culturelles), **sa racine**, pour reprendre le terme d'Hobson, **est d'ordre économique**. La saisie de l'impérialisme relève de cet ordre, encore aujourd'hui : main basse sur les ressources et les matières premières, investissements massifs à l'étranger, mondialisation des marchés, constitution d'oligopoles à taille mondiale, migrations internationales...

Cela ne signifie pas que l'impérialisme « moderne » n'a pas évolué. L'intensité et la hiérarchie de ses ressorts économiques se sont modifiées. Et surtout plusieurs puissances impérialistes se sont succédées pour dominer le monde (France, Angleterre, Etats-Unis) ouvrant aujourd'hui la candidature de la Chine à ce rôle.

Dans cet article, je ne chercherai pas à retracer la périodisation politique évidente de l'impérialisme selon la puissance hégémonique³. Mais plutôt à retracer **les moteurs économiques** de l'impérialisme, de saisir **leur évolution** jusqu'à la période contemporaine et d'en tirer **quelques conclusions** sur l'impérialisme aujourd'hui.

CONTROVERSES SUR LA NATURE DE L'IMPERIALISME

Abordons l'impérialisme « moderne » par les controverses auxquelles il a donné lieu à la fin du 19^{ème}, début 20^{ème}, notamment dans la littérature marxiste qui s'en est fait une spécialité pour des raisons politiques.

Trois raisons à cela

- La première est l'évidence d'être entré dans une autre période que celle du capitalisme concurrentiel du 19^{ème}. Il fallait **nommer la nouvelle période**.
- La deuxième est la question politique centrale posée par les prémices de la Première Guerre mondiale. Faut-il **se tenir à l'écart** du conflit mondial ? Prendre parti dans l'affrontement des puissances impérialistes ? Prôner la réconciliation et la paix ? Tel fut l'enjeu politique immédiat des controverses doctrinales sur la nature de l'impérialisme.
- La troisième est liée à **l'approche classiste** de la politique chez les révolutionnaires marxistes de l'époque, à savoir le postulat d'une transitivité de l'économie et de la politique. Dans cette approche, l'orientation politique éprouve le besoin de se justifier par des controverses économiques théoriques s'appuyant sur les textes de Marx dont la publication à l'époque est récente⁴.

Un exemple de l'approche classiste qui court-circuite la relation économie/politique est le débat sur le développement du capitalisme en Russie, débat ayant précédé au tout début du XX^{ème} celui sur l'impérialisme.

² J.A. Hobson, *Imperialism: A Study*, 1902

³ 1870-1918 : de l'impérialisme colonial sous domination britannique à l'affrontement inter-impérialiste ; 1918-1940 : l'impérialisme en transition, du déclin de l'Europe à la montée en puissance des Etats-Unis ; 1945-1990 : l'impérialisme sous hégémonie américaine dans un monde divisé en deux camps ; 1990 -... : de la mondialisation néo-libérale au retour des rivalités inter-impérialistes.

⁴ Le Livre II (section III) du *Capital* qui est au cœur des disputes théorico-politiques à consonance économique a été publié en 1885 par les soins d'Engels, soit une vingtaine d'années avant les polémiques sur l'impérialisme.

Lénine consacre tout un ouvrage ⁵ pour s'opposer aux populistes russes qui soutenaient l'impossibilité du développement du capitalisme en Russie faute d'un marché intérieur suffisant (pauvreté des masses rurales) et d'un marché extérieur capable de prendre le relais (trop faible poids de la Russie par rapport aux nations dominantes) ⁶. Selon lui, le développement du capitalisme en Russie différencie déjà en classes les paysans et forme un prolétariat industriel seul capable de mener la révolution socialiste. Lénine mène sa démonstration en s'appuyant sur la théorie des marchés développée par Marx dans *Le Capital* (appelé *théorie de la réalisation de la valeur*) pour critiquer les erreurs politiques commises par les populistes.

On retrouve une telle connexion directe entre la théorie économique marxiste et la justification d'une orientation politique dans les débats sur l'impérialisme à l'occasion de la Première Guerre mondiale.

DE LA POSITION POLITIQUE SUR LA GUERRE AUX CONTROVERSES THEORIQUES SUR L'IMPERIALISME

Du point de vue politique, **la ligne de démarcation** est claire entre :

- ceux qui se rallient (comme une grande partie de la social-démocratie allemande dès 1910-11) à la bourgeoisie de leur pays et par ce biais à l'affrontement inter-impérialiste qui vient, ou à son versant pacifiste (plaider pour l'entente pacifique des puissances). Le vote des crédits de guerre fut la pierre de touche de ce ralliement dans les différents pays.
- Ceux qui, comme Lénine et la gauche de la social-démocratie allemande (Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht), opposent la perspective révolutionnaire à l'affrontement inter-impérialiste même s'ils prennent des positions différentes quant à l'articulation entre guerre et révolution. Ils refusent d'être enfermés dans la logique de guerre (retrait de la Russie de la guerre : traité de Brest-Litovsk en mars 1918, propager le « défaitisme révolutionnaire ») et entendent exploiter l'affaiblissement conjoncturel de la bourgeoisie pour développer la révolution socialiste.

Chacun des camps avait sa propre vision de l'impérialisme.

La thèse « révisionniste »

Du côté de la social-démocratie allemande, le ralliement commença avec les thèses « révisionnistes » de Bernstein (ex-marxiste) prônant la dilution du socialisme dans le parlementarisme bourgeois et défendant un « socialisme patriotique ».

Dès 1896, il commet un article soutenant la nécessité de la colonisation au nom d'un « *colonialisme socialiste* », expression dont les socialistes français des années 50 et 60 (Mollet, Mitterrand, Lacoste, Soustelle...) se feront les champions, jusqu'à leur implication dans les aventures de la Françafrique (Afrique de l'ouest, Rwanda). Tirant des ressources des colonies, l'impérialisme - selon Bernstein - accroît la richesse nationale et profite aux ouvriers.

Le « super-impérialisme » de Kautsky

Les thèses de Bernstein ont été vigoureusement réfutées par Lénine et Rosa Luxembourg, mais aussi par Kautsky le théoricien marxiste allemand officiel de l'époque (ex-secrétaire d'Engels), ce qui a rendu la position de Bernstein minoritaire dans la social-démocratie allemande (SPD).

Toutefois la guerre venant et la pression exercée par le vote des crédits de guerre devenant de plus en plus forte, Kautsky tourna casaque, avançant que l'impérialisme ne débouchait pas nécessairement sur la guerre mais permettait d'envisager des accords substituant la coopération au conflit.

Pour cela, il s'appuya sur une théorie de l'impérialisme développée en 1910 par un économiste allemand Hilferding qui a également inspiré Lénine mais avec d'autres intentions politiques. Pour Hilferding, l'im-

⁵ *Le développement du capitalisme en Russie*, 1899, in Œuvres de Lénine, Éditions Sociales, T. 3, pp 7-645.

⁶ Les populistes prônent le passage à un socialisme paysan fondé sur la communauté traditionnelle (*mir*) sans passer par la case du capitalisme.

périalisme est un nouveau stade du capitalisme, celui de la concentration du capital, de la constitution de monopoles industriels et de grandes banques qui leur sont organiquement liées ⁷.

Kautsky en tire deux conclusions et **deux positions successives**.

- **D'un côté**, l'impérialisme peut être considéré comme une sorte de maladie du capitalisme liée à une fraction monopoliste de la haute finance à laquelle le prolétariat doit s'opposer en faisant alliance avec la bourgeoisie ne vivant pas des superprofits de l'impérialisme. Grâce à cette alliance, il est possible de réduire le danger de guerre.
- **D'un autre côté**, la concentration du capital à l'échelle internationale conduira à une entente entre les capitalistes et abolira la concurrence entre les États capitalistes, garantissant la paix mondiale. C'est la thèse du « super-impérialisme » de Kautsky.

Rosa Luxembourg et Lénine ont combattu ces thèses qui prônaient le ralliement au parlementarisme et à l'Union Sacrée pour avancer que la révolution socialiste était mise à l'ordre du jour par la guerre inter-impérialiste. Le marxisme ayant fortement pénétré les milieux intellectuels en Allemagne et en Russie, les protagonistes de ce débat sur la nature de l'impérialisme au sein de la social-démocratie ont cherché à ancrer la légitimité de leur position dans l'œuvre économique de Marx, à l'époque récente.

Les partisans du ralliement à l'Union Sacrée avancèrent que les contradictions du capitalisme soulignées par Marx ne menaient pas nécessairement à son effondrement et à la révolution prolétarienne. Il y avait une voie réformiste possible au sein du capitalisme. A contrario, les partisans de la **transformation de la guerre impérialiste en révolution prolétarienne** montrèrent que le capitalisme était nativement voué à un effondrement (Rosa Luxembourg) ou à un stade suprême d'affrontement entre puissances capitalistes (Lénine), tous deux propices à une situation révolutionnaire.

LE DEBAT SUR L'ACCUMULATION DU CAPITAL POUR QUALIFIER LA NATURE DE L'IMPERIALISME

Sous l'influence de Rosa Luxembourg (qui fut le fer de lance interne de la critique de la dérive de la social-démocratie allemande), le débat théorique s'accrocha à un passage (la section III) du Livre II du *Capital*.

- Marx s'y livre à un **exercice numérique de pédagogie** qui montre comment le capital s'accumule d'une période à l'autre au travers de la dépense par les capitalistes de la plus-value extorquée aux ouvriers dans la production. Au-delà de leur propre consommation, les capitalistes l'emploient à investir dans de nouvelles machines (capital *constant* c) et de nouveaux travailleurs (capital *variable* v). L'accumulation du capital se fait ainsi par le réinvestissement du profit qui est la finalité du capitalisme. Mais ce faisant le rapport *machines/travailleurs* (c/v) augmente car l'accumulation se fait en substituant des machines aux ouvriers pour accroître la productivité du travail et baisser les coûts de production, ce à quoi la concurrence oblige les capitalistes.
- Dans un **monde simplifié** composé uniquement d'ouvriers et de capitalistes, Marx dresse un schéma qui indique la décomposition en valeur des deux grands secteurs de la production (S1 qui produit les moyens de production, S2 qui produit les biens de consommation) pour montrer que la reproduction du système implique des rapports de proportionnalité entre les deux secteurs. Il faut en effet que le secteur S1 produise les moyens de production utilisés par les deux secteurs et que le secteur S2 fournisse les biens de consommations requis par la reproduction de la force de travail employée dans les deux secteurs. C'est la condition pour qu'un nouveau cycle de production soit possible.
- Lorsqu'il passe du cas de la reproduction simple du capital (sans accumulation : les capitalistes consomment la totalité de la plus-value qu'ils s'approprient) à celui de la reproduction élargie (ils accroissent le capital en investissant la plus-value dans de nouvelles machines et de nouveaux travailleurs), il fait évoluer son exemple numérique en incorporant de **nouveaux rapports de proportionnalité** puisque le secteur des moyens de production croît plus vite que celui des biens de consommation du fait de la substitution de machines aux travailleurs dans le cours de l'accumulation du capital.

⁷ Hilferding appelle *capital financier* cette fusion organique du capital bancaire et des monopoles industriels.

Ce schéma qui n'était qu'un exercice de pédagogie et n'avait pas du tout pour but de montrer comment s'opérait concrètement l'accumulation du capital ni de fournir d'explication aux crises a donné lieu à une foire d'empoigne ayant comme enjeu de prédire la destinée du capitalisme. Avec **d'un côté** les réformistes qui utilisent les schémas de reproduction pour créditer Marx de la thèse d'un capitalisme pouvant se perpétuer à l'infini sans crise systémique, et **de l'autre**, les révolutionnaires qui y voient la démonstration d'un capitalisme promis à l'effondrement (Luxembourg) ou à son étape ultime (Lénine).

L'IMPERIALISME COMME RECHERCHE DE DEBOUCHES EXTERIEURS

Personnage central de ce débat qui chemine parallèlement à celui politique sur l'impérialisme, **Rosa Luxembourg** en a allumé la mèche dans son livre *L'Accumulation du capital*⁸ publié en 1913. Elle soutient que les schémas de Marx contiennent une erreur en situation d'accumulation.

Car l'augmentation du rapport c/v (substitution des machines au travail) conduit à un déficit de la demande en biens de consommation pour absorber une production augmentée par la productivité accrue du travail. Elle reconnaît qu'arithmétiquement, le déficit en biens de consommation pourrait être compensé par la progression plus rapide de la demande en machines mais cela conduirait à une absurdité, « *une sorte de manège de foire qui tourne à vide* »⁹, l'équilibre entre demande et production globales étant de plus en plus assuré par les capitalistes qui s'achètent des machines entre eux. En somme produire des machines pour produire des machines. Mais pour quoi faire ?¹⁰

Rosa Luxembourg en déduit que le capitalisme court à son effondrement s'il n'existe pas de secteurs non capitalistes internes (paysans, artisans, militaires...) capables d'absorber la production excédentaire du capitalisme ou à défaut des marchés extérieurs jouant ce rôle. **D'où l'importance de l'impérialisme** qui, sous la forme du colonialisme, conquiert des marchés extérieurs dans les pays colonisés à prédominance non capitaliste.

Mais l'extension du capitalisme à l'échelle mondiale privent les capitalistes de ces sources de demande d'origine non capitaliste. **Prisonnier de lui-même, le capitalisme est voué à son effondrement.** Dans cette approche, l'impérialisme n'est pas une étape qualitative nouvelle. La recherche de marchés extérieurs est consubstantielle au capitalisme, la guerre interimpérialiste étant simplement le moment de la disparition des débouchés non capitalistes qui oblige les pays capitalistes à disputer les marchés extérieurs à d'autres pays capitalistes.

Ce n'est pas le lieu ici de critiquer la théorie de Rosa Luxembourg mais de retenir sa définition de l'impérialisme comme la **recherche vitale de marchés extérieurs** tant pour les ressources en matières premières que pour les exportations de produits manufacturés. Elle correspond bien au commerce colonial.

L'IMPERIALISME COMME MOYEN DE RELEVER LE TAUX DE PROFIT PAR L'EXPORTATION DE CAPITAL

Pour saisir la nature de l'impérialisme, **Lénine** s'encombre moins de développements théoriques.

Le livre II du *Capital* lui sert essentiellement pour critiquer l'explication des crises par la sous-consommation et la nécessité de compenser celle-ci par le marché extérieur. Cette thèse relève pour lui d'un « *romantisme économique* » oublieux de ce que la production n'est pas constituée uniquement de biens

⁸ Rosa Luxembourg, *L'accumulation du capital*, Maspero, 1969

⁹ Rosa Luxembourg, tome III, p 142. Cette position fut défendue par le « marxiste légal » russe Tougan- Baranovski.

¹⁰ À noter qu'en cas de marché non encore solvabilisé comme celui aujourd'hui de l'IA, il se met en place une sorte d'économie circulaire où des capitalistes (les fabricants de puces comme Nvidia et les fournisseurs de serveurs comme Microsoft) prennent des participations au capital des industriels du logiciel (les firmes IA comme OpenAI et Anthropic) pour que ces derniers puissent leur acheter leurs équipements et leurs services. Le débouché ainsi fourni à Nvidia et Microsoft leur permet d'accorder de nouveaux financements à OpenAI et Anthropic qui, à leur tour, leur commandent des équipements et des puces. **Et ainsi de suite.** Cela peut durer un certain temps mais génère une bulle artificielle appelée à éclater s'il n'y a pas suffisamment d'utilisateurs finaux achetant les services de l'IA.

de consommation mais aussi de biens de production. Pour Lénine, le marché extérieur est avant tout la projection infinie du capitalisme dans l'espace, « *contrairement à tous les anciens modes de production confinés aux limites de la commune, du fief, de la tribu, de la circonscription territoriale ou de l'État* »¹¹.

Il reprend surtout d'autres auteurs comme Hobson et Hilferding et s'appuie sur des travaux empiriques, notamment ceux qui montrent la colonisation accélérée des années 1880-1910 et le partage presque accompli du monde entre les puissances impérialistes après **la Conférence de Berlin (1885-86)** ayant divisé l'Afrique en possessions coloniales. Il en déduit la nature acharnée des rivalités inter-impérialistes et la guerre comme moyen de repartage du monde, critiquant « *la fable bête de Kautsky sur l'ultra-impérialisme* ».

L'impérialisme induit par la concentration du capital

Reprenant Hilferding, Lénine assigne l'impérialisme à une nouvelle étape, celle de :

- la concentration du capital sous la forme de monopoles industriels,
- l'union de ces monopoles avec le capital bancaire, constituant une oligarchie financière,
- la prédominance de l'exportation de capitaux sur l'exportation de marchandises,
- le partage achevé du monde et la rivalité entre puissances pour son repartage,
- la guerre comme produit du développement inégal du capitalisme¹².

Il souligne également qu'on assiste à une **putréfaction** du capitalisme et à la **corruption** d'une aristocratie ouvrière alimentée par les surprofits de l'impérialisme et formant la base sociale du ralliement de la IIème Internationale à la guerre mondiale.

La modernité de la vision léniniste

La vision léniniste de l'impérialisme est plus « moderne » que celle de Rosa Luxembourg. Elle tient davantage compte des caractéristiques contemporaines du capitalisme :

- Elle part de la concentration du capital et de la constitution de firmes géantes dominant l'économie.
- Elle met l'accent sur l'exportation de capitaux pour combattre la baisse tendancielle du taux de profit.
- Elle préfigure l'importance actuelle de la finance dans l'internationalisation du capital.
- Elle anticipe le rôle de la « corruption » des classes sociales internes aux pays capitalistes dans la formation d'un consensus impérialiste.
- Elle en fait une étape différente du stade concurrentiel libre-échangiste et en souligne les nouveautés.

Cette vision est également plus orthodoxe que l'analyse luxembourgist : elle situe l'origine de l'impérialisme dans la production (la concentration du capital, la baisse du taux de profit) plutôt que dans la circulation (les marchés). Mais ces théories se rejoignent sur **la guerre et la révolution comme produits inévitables du capitalisme**. « L'effondrement » de Rosa Luxembourg ou le « stade suprême » de Lénine sont avant tout des caractérisations politiques de ce que la révolution est précipitée par la guerre inter-impérialiste.

Les débats du début du XX^{ème} ont mis en évidence les facteurs économiques (la recherche de marchés extérieurs, l'exportation de capital) qui sont toujours d'actualité mais jouent différemment aujourd'hui.

¹¹ Lénine, *Pour caractériser le romantisme économique*, Éd Sociales, 1973 (publié en 1897).

¹² « *Il est inconcevable en régime capitaliste que le partage des zones d'influence, des intérêts, des économies repose sur autre chose que la force de ceux qui prennent part au partage... Or les forces respectives de ces participants au partage varient d'une façon inégale... L'Allemagne était, il y a un demi-siècle, une quantité négligeable... Est-il concevable de supposer que d'ici une dizaine ou une vingtaine d'années le rapport des forces entre les puissances impérialistes demeurera inchangé ? C'est inconcevable* », *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Ed de Pékin, p 144.

QU'EST DEVENU L'IMPERIALISME AUX XX^{EME} ET XXI^{EME} SIECLES ?

Avant de revenir sur les transformations du rôle des marchés extérieurs et de l'exportation de capitaux dans l'impérialisme aujourd'hui, il faut mentionner l'existence d'une troisième source économique de l'impérialisme, tellement évidente qu'on n'éprouve pas toujours la nécessité de la rappeler : l'extorsion de richesses par la force.

L'extorsion va de la pure appropriation violente des richesses à la forme plus policée d'un « échange inégal ».

Du rôle de la prédation

La prédation, c'est la possibilité d'accumuler de la richesse par la force pour financer l'accumulation du capital. Comme Marx le rappelle, « *la force est l'accouchement de toute vieille société au travail. La force est un agent économique* »¹³. Loin d'être liée seulement à la naissance du capitalisme, c'est **un invariant** de l'impérialisme.

L'accumulation primitive

Marx en avait souligné le rôle décisif dans la mise en place historique du capitalisme, ce qu'il a appelé *l'accumulation primitive* : sans formation préalable d'une richesse, pas de développement du capitalisme.

L'or de l'Amérique, la traite négrière et l'esclavage, la conquête militaire de colonies, la répression féroce des rébellions, les guerres mercantiles, le contrôle des routes maritimes par la force navale, les règles iniques du commerce colonial (interdiction de commercer avec d'autres pays que la métropole), etc. ont permis d'accumuler de la richesse par la force pour qu'elle s'emploie dans la mise en place du capitalisme.

Dans son chapitre sur l'accumulation primitive, Marx met ainsi l'accent sur **l'expropriation violente** de la paysannerie et des terres communales qui crée, au sein de la société capitaliste naissante, les conditions sociales d'une utilisation productive de la richesse accumulée par les rapines coloniales. Avec raison puisque l'Espagne et le Portugal n'ont jamais su créer ces conditions pour exploiter l'or et l'argent de l'Amérique alors que les Anglais ont su les créer sans avoir bénéficié de cette manne.

Le marché comme échange d'équivalents

Une fois ces conditions créées, l'analyse marxiste met l'accent sur la capacité du capitalisme à générer de manière endogène le capital nécessaire à son accumulation via l'extorsion de plus-value dans la production. Les échanges de marchandises, fussent-ils avec l'extérieur, ne créent pas de valeur supplémentaire car ils reposent sur **l'échange d'équivalents** (une même quantité de travail). L'insistance mise par Marx sur ce principe (il n'y a pas de vol dans l'échange et il n'y a création de valeur que dans la production) fait que le rôle de la prédation (échange de valeurs non équivalentes) dans l'impérialisme a été traitée par les auteurs marxistes comme une forme résiduelle - toutefois sans cesser de rappeler les violences prédatrices des États impérialistes.

L'impérialisme comme échange inégal

La possibilité d'un **échange inégal** comme forme de l'impérialisme a été popularisée dans l'après-guerre mondiale (la Seconde). Sa formulation a accompagné la phase des luttes de libération nationale, introduisant la thèse d'un rapport d'exploitation entre pays capitalistes industrialisés et pays du Tiers-Monde.

Toute une littérature est née dans les années 1960 et 1970 autour du « pillage du Tiers-Monde »¹⁴. Au sein du « système-monde » les rapports de dépendance (de puissance économique) entre pays organi-

¹³ *Le Capital*, La Pléiade, T1, Livre I, Ch XXVI, p 1213.

¹⁴ Pierre Jalée, *Le pillage du Tiers-Monde*, Maspero, 1965

sent un transfert de valeur des pays pauvres vers les pays riches et génèrent le « développement du sous-développement »¹⁵.

Dans l'après-guerre, cette thématique a été stimulée par la mise en évidence statistique d'une détérioration des termes de l'échange (rapport entre les prix des produits exportés par les pays du Tiers-Monde vers les pays développés et les prix des produits exportés par les pays développés vers les pays du Tiers-Monde¹⁶).

L'échange inégal selon Arrighi Emmanuel

Un auteur, Arrighi Emmanuel¹⁷, a théorisé l'échange inégal dans ces années-là. Il part d'une critique de la théorie des coûts comparatifs de Ricardo qui fonde les vertus du libre-échange¹⁸.

Alors que Ricardo se situait dans un cadre international où il y avait mobilité des marchandises et immobilité du travail et du capital, Emmanuel se place dans un cas où il y a immobilité du travail, mobilité des marchandises et mobilité du capital (l'Angleterre peut investir au Portugal mais il n'y a pas de migrations de la force de travail entre les deux pays).

L'immobilité du travail lui sert à justifier l'existence de **différences irréductibles de salaires** entre pays capitalistes développés et pays du Tiers-Monde (s'il y avait une parfaite mobilité du travail, les salaires s'égaliseraient). Par ailleurs, il y a formation d'une seule valeur mondiale pour chaque bien en raison de la **mondialisation des marchés**. Cela revient à dire qu'une heure de travail d'un ouvrier indien crée la même valeur qu'une heure de travail d'un ouvrier américain¹⁹. Les productivités du travail sont les mêmes car la mobilité du capital crée en Inde les conditions technologiques d'une productivité ouvrière égale à celle des Etats-Unis (même type d'équipements).

Mais les salaires sont différents, ce qui conduit à un **transfert de valeur** entre l'Inde et les Etats-Unis sous l'apparence d'un échange formellement égal. Dans les échanges commerciaux internes à un pays, ce transfert ne peut jouer puisque les salaires convergent du fait de la mobilité interne de la main d'œuvre.

Les affrontements politiques liés à la thèse de l'impérialisme comme échange inégal

Le thème de l'**échange international inégal est politiquement sulfureux** car il revient à dire que l'échange réalise un transfert de valeur entre pays impérialistes et pays non développés.

Il est sulfureux pour deux raisons.

- D'une part, l'exploitation n'est plus l'apanage du rapport de production capital/travail puisque des pays en exploitent d'autres via l'échange. Il y a de quoi faire bondir un marxiste dogmatique de sa chaise.
- D'autre part, la classe ouvrière des pays impérialistes peut bénéficier du transfert de valeur des pays pauvres vers les pays riches, auquel cas elle prend part à un rapport d'exploitation. Dur à avaler pour le syndicalisme et le « parti de la classe ouvrière ».

¹⁵ André Gunder Frank, *Le développement du sous-développement*, Maspero, 1969

¹⁶ Le phénomène valait aussi pour les échanges entre les pays socialistes (URSS et pays européens de l'Est) et le Tiers-Monde.

¹⁷ Arrighi Emmanuel, *L'échange inégal*, Maspero, 1969. Voir aussi Samir Amin, *Le développement inégal*, Ed. de Minuit, 1973

¹⁸ Ricardo montre qu'un pays gagne à l'échange s'il se spécialise dans la production pour laquelle il est, comparativement avec un autre pays, **le plus avantage** (le drap pour l'Angleterre) ou **le moins désavantagé** (le vin pour le Portugal). L'échange international n'est donc pas basé sur les **coûts absolus**, sinon la production du drap comme celle du vin serait localisée au Portugal. Ricardo montre qu'il y a un gain global à l'échange (= 100 par exemple) mais ne dit pas comment ce gain se répartit entre les deux pays. Cela dépend du prix auquel le bien est au final échangé. Le gain peut être de 100 pour l'Angleterre et rien pour le Portugal ou l'inverse. Ricardo montre donc surtout qu'un pays ne peut pas perdre à l'échange et qu'il y a en ce sens intérêt puisqu'il a la perspective d'un gain possible.

¹⁹ S'il y a une seule valeur mondiale pour un bien, cela veut dire qu'il incorpore la même quantité de travail qu'il soit produit en Inde ou aux USA. Réciproquement une heure de travail crée autant de valeur en Inde qu'aux Etats-Unis.

C'est pourquoi l'affrontement sur l'existence d'un rapport d'exploitation entre pays impérialistes et le Tiers-monde a été très vif en Occident entre les Partis communistes et les Tiers-mondistes, africains et latino-américains notamment.

Quand la Chine s'en mêle : « la zone des tempêtes »

Cette relation a aussi servi d'arrière-fond à la controverse sino-soviétique des années 1960.

L'URSS développait à l'époque le thème de la « coexistence pacifique » entre le camp capitaliste et le camp socialiste, minorant l'importance des mouvements de libération nationale tandis que la Chine mettait l'accent au contraire sur leur potentiel révolutionnaire et s'érigeait en leader de l'émancipation du Tiers-Monde (conférence de Bandoeng de 1955).

Dans sa Lettre en 25 points du 14 juin 1963 adressée au Parti Communiste russe, le Parti Communiste Chinois déclare que « *c'est dans les vastes régions d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine que convergent les différentes contradictions du monde contemporain et que la domination impérialiste est la plus faible. Elles constituent la zone des tempêtes de la révolution mondiale* ».

La caractérisation de l'impérialisme non seulement comme **oppression** mais aussi comme **exploitation** de ces vastes régions par les pays impérialistes est sous-jacente à leur constitution en « zone des tempêtes de la révolution mondiale ».

La thèse d'un « nouvel impérialisme par expropriation »

De façon plus radicale que la théorie de l'échange inégal, le géographe marxiste américain David Harvey soutient que le processus d'accumulation par expropriation de richesses décrit par Marx ne se limite pas aux commencements du capitalisme. Il accompagne selon lui le capitalisme tout au long de son développement tout en soutenant qu'il caractérise actuellement un « nouvel impérialisme »²⁰.

Il y aurait **deux types d'accumulation du capital**, l'un classique par le réinvestissement de la plus-value (reproduction élargie), l'autre par « expropriation ». L'impérialisme procédant par expropriation prend le relais de celui fondé sur la reproduction élargie quand ce dernier connaît une crise comme actuellement.

L'analyse d'Harvey est peu rigoureuse²¹ mais on peut retenir qu'un capitalisme prédateur ne cesse d'œuvrer tout au long du capitalisme et qu'il y a une montée aux extrêmes de sa part, avec des formes militaires accentuées quand l'accumulation classique bute sur ses limites internes.

L'IMPERIALISME ACTUEL : DEVELOPPEMENT DES MARCHES INTERNES ET FINANCIARISATION DE L'ECONOMIE

Rosa Luxembourg avait fait de l'existence de débouchés issus des mondes non capitalistes une nécessité pour le capitalisme, l'impérialisme étant le stade où ces mondes ayant été absorbés par le capitalisme, les pays capitalistes n'ont d'autre ressource que de s'entredévorer pour conquérir les marchés des autres. Ainsi attisées, les rivalités interimpérialistes précipitent la guerre et ouvrent une situation révolutionnaire.

Lénine ne nie pas le rôle de la conquête des marchés extérieurs dans l'impérialisme mais il en fait un effet de la production : l'accumulation de plus en plus concentrée du capital se traduit par une production de marchandises qui ne trouvent pas toutes à se vendre à un prix assurant un taux de profit suffisant aux capitalistes²². D'où l'expansion coloniale qui permet à la bourgeoisie des pays impérialistes d'exporter des capitaux dans les colonies pour y réaliser des surprofits énormes venant contrecarrer la

²⁰ David Harvey, *The New Imperialism*, Oxford University Press, 2003

²¹ L'expression de Harvey en anglais est « *Accumulation by Dispossession* ». Dépossession : cela lui permet de faire rentrer dans cette catégorie tous les phénomènes de privatisation, i.e. de conversion d'un bien public en bien marchand privé. Il s'agit plus d'une extension du monde marchand que d'un accroissement de richesse de type accumulation primitive.

²² Par ailleurs, chez Lénine, la conquête de marchés extérieurs vise autant à faire main basse sur ceux des concurrents impérialistes pour les affaiblir qu'à étendre la sphère marchande à de nouvelles zones.

baisse du taux de profit. L'exportation de capitaux caractérise l'époque de l'impérialisme alors que l'exportation de marchandises dominait celle du capitalisme concurrentiel.

Dans les deux cas, l'impérialisme trouve son origine économique dans un même phénomène : la substitution des machines à la force de travail (l'augmentation de c/v) dans le processus d'accumulation du capital. Mais **deux conclusions différentes** en sont tirées quant à la conquête impérialiste de marchés extérieurs :

- **Rosa Luxemburg** met l'accent sur une insuffisance structurelle de la consommation au sein du capitalisme.
- **Lénine** met en avant la recherche de surprofits extérieurs par des monopoles frappés par la baisse de leur taux de profit.

Deux remarques à ce sujet

- Ce n'est pas adhérer aux thèses sous-consommationnistes que de penser que la finalité sociale de la production capitaliste vise à répondre ultimement à des besoins de consommation. Même si la substitution des machines à la force de travail tend à augmenter la part des biens de production par rapport à celle des biens de consommation dans le produit national, **la consommation** reste un déterminant essentiel de l'accumulation du capital comme on va le voir dans l'impérialisme actuel.
- L'opposition de **l'exportation des marchandises** et de **l'exportation du capital** est un peu vaine car elles **s'entretiennent l'une l'autre**. Lénine a bien anticipé la prédominance de l'exportation de capital à l'époque de l'impérialisme mais celle-ci alimente l'exportation de marchandises. Les capitaux exportés par les métropoles dans les pays dominés ont pour but de créer des comptoirs coloniaux, des infrastructures, des filiales commerciales et des unités productives qui, dans le cadre de la spécialisation internationale du travail, alimente des flux de marchandises. Inversement l'exportation de marchandises implique des dépenses en capital de la part des monopoles dans les pays dominés.

Que sont devenus les fondements économiques de l'impérialisme dans la seconde moitié du XX^{ème} et le début du XXI^{ème} siècle ?

Deux transformations importantes sont intervenues au XX^{ème} après la Seconde Guerre mondiale. L'une concerne les marchés, l'autre les capitaux.

Le développement du marché intérieur comme ciment politique de l'impérialisme de l'après-Seconde Guerre mondiale

Les pays impérialistes ne se sont pas contentés de corrompre une aristocratie ouvrière comme l'observait Lénine. Ils ont considérablement développé leurs marchés intérieurs en redistribuant une partie des gains de productivité issus de l'accumulation du capital.

Alors que la discussion sur l'impérialisme portait au début du XX^{ème} sur un monde composé exclusivement d'ouvriers et de capitalistes, les salaires des ouvriers étant maintenus au niveau d'une reproduction élémentaire de la force de travail :

- Les capitalistes ont été contraints de **redistribuer** une partie des gains de productivité aux salariés sous l'effet d'une forte croissance des besoins en main d'œuvre, des mouvements sociaux revendicatifs et de la pression politique exercée par l'existence d'États socialistes.
- Une importante **classe moyenne**, celle qui est au cœur du consensus impérialiste, s'est constituée sous l'effet de l'important développement
 - 1) des tâches tertiaires d'encadrement et de coordination entraînées par l'approfondissement de la division du travail,
 - 2) des secteurs de l'éducation et de la santé connexes à une reproduction élargie de la force de travail,
 - 3) de l'industrialisation du secteur des services.

- De nouveaux **débouchés intérieurs** ²³ ont été développés autour des marchés :
 - militaires (guerre froide et guerres régionales, course des superpuissances à l'armement),
 - des biens de consommation (alimentaires, équipements de la maison, mobilité, loisirs et culture...),
 - des services (crédits, publicité, administration, services aux entreprises...).

Base économique et mise en place politique de l'État-providence

Le taylorisme et le fordisme ont constitué la base économique de ces transformations dans la production dès les années 1930 aux États-Unis, après 1945 en Europe : **le taylorisme** avec la division du travail en tâches « scientifiquement » chronométrées dans l'industrie, **le fordisme** avec le travail à la chaîne reliant ces tâches. À l'image de l'industrie emblématique de cette période (l'automobile), la production de biens de consommation devient une production de masse.

Il a fallu pour cela mettre en place des dispositifs permettant d'absorber la production de masse par une « consommation de masse » ²⁴, s'appuyant sur :

- la progression des salaires réels (indexation sur la productivité),
- le développement de revenus ne dépendant pas directement de l'exercice d'un travail : les prestations sociales (ou salaire indirect),
- un nouveau type d'habitat (grands ensembles), creuset matériel de la consommation et de nouveaux circuits de vente (grande distribution),
- des institutions adéquates (négociations collectives, Sécurité Sociale, assurance chômage, HLM, urbanisme commercial...).

L'État-providence en fut l'incarnation idéologico-politique. Il constitua l'instrument d'une compétition avec le camp des États socialistes en amenant la confrontation sur le terrain de la consommation de marchandises.

Le cœur du consensus interne autour de l'impérialisme

Le consensus impérialiste de cette époque n'est pas principalement basé sur la conquête de marchés extérieurs comme au début du siècle mais sur le développement de marchés intérieurs fonctionnant comme **promesse d'accès à une prospérité consumériste**. Cette configuration a nécessité un très fort appel à la main d'œuvre étrangère pour assurer la croissance de la production dans les années 1960. L'impérialisme s'attache à créer les leviers économiques et politiques de sa puissance interne.

Il y a bien entendu toujours des projections externes de l'impérialisme dans cette période : la gestion de la fin du colonialisme direct (décolonisation) au profit d'un néo-colonialisme, l'intemporelle main mise sur le pétrole et les matières premières, les guerres localisées. Mais elles ne jouent pas le rôle principal. Car elles sont sous le contrôle de l'hégémonie US et limitées par la partition du monde entre le camp capitaliste et le camp socialiste.

On est donc très loin de l'impérialisme début de siècle à la Rosa Luxembourg marqué par les conséquences guerrières de l'insuffisance de la demande interne. D'ailleurs 80% du commerce mondial est désormais un commerce entre pays capitalistes développés du fait du développement de leurs marchés intérieurs et non pas entre pays développés et non développés.

Qu'en est-il du côté des capitaux ?

²³ Dans *Le Capital monopoliste, un essai sur la société industrielle américaine*, Maspero, 1968, deux économistes marxistes américains, Paul Baran et Paul Sweezy, caractérisent le capitalisme des monopoles par la production d'un « **surplus** ». La croissance de la productivité entraîne un excédent des capacités de production par rapport à la stricte reproduction du système. Ce surplus est absorbé par la fuite en avant dans le développement de dépenses improductives qui vont des dépenses militaires à l'incitation à consommer (crédits, marketing, techniques de vente...).

²⁴ En économie, **la théorie de la régulation** décrit bien cette transformation du capitalisme. Voir Michel Aglietta (1976), *Régulation et crises du capitalisme, l'expérience des États-Unis*, Paris, Calmann-Lévy, troisième édition 1997

De l'exportation de capital à la mondialisation de la production et à la globalisation financière

Les flux de capitaux à la recherche de profits ont initié les deux grandes transformations qui ont affecté l'impérialisme à partir des années 1970 et 1980 avec le passage de l'exportation de capital à :

- la mondialisation de la production,
- la financiarisation de l'économie et la globalisation financière.

La mondialisation de la production

En quête de surprofits, l'exportation de capital les a cherchés initialement dans l'appropriation des matières premières et le contrôle des sources énergétiques des pays dominés, puis dans la conquête commerciale de leurs marchés.

À partir des années 1970, l'exportation de capital change d'objectif et d'ampleur : elle vise à délocaliser la production dans les pays à bas coûts salariaux et plus généralement à fractionner géographiquement les processus de production selon les ressources spécifiques offertes par les pays.

L'internationalisation du capital fait place à la mondialisation de la production.

L'organisation de la production s'établit à l'échelle mondiale sous l'égide de grandes firmes multinationales issues de la concentration croissante du capital ²⁵. On passe du stade d'une simple internationalisation des marchés à celui d'une **mondialisation fragmentée de la production**. Le commerce international s'accroît en conséquence et se transforme : une partie croissante des échanges est réalisée entre les sites dispersés de chaque firme multinationale.

Dans cette mondialisation fragmentée, la logistique internationale n'est plus un simple moyen de transport véhiculant des produits. Elle devient une activité intégrée aux chaînes de production garantissant la livraison à temps des produits nécessaires à la production ou approvisionnant les marchés de consommation. Aux vieilles compagnies d'import-export d'origine coloniale succèdent un capital logistique industrialisé (conteneurs) et connecté (la CMA CGM en France, le danois MAERSK, l'italo-suisse MSC, le chinois COSCO).

À partir des années 1980, la mondialisation productive s'étend à l'ensemble du monde avec l'entrée de la Chine dans la danse capitaliste marquée par le tournant Deng Xiaoping au plan politique et, en 2001, l'entrée dans l'OMC ²⁶ au plan économique.

Une mondialisation de la production sous contrôle américain

La phase de mondialisation de la production a une base économique mais elle ne fut possible qu'en raison de l'hégémonie US sur le monde occidental après 1945 puis sur l'ensemble du monde après l'effondrement des États socialistes en 1990. Elle seule en effet garantit la libre circulation des produits sur les routes maritimes ainsi que les règles monétaires et commerciales des échanges.

La mondialisation de la production coïncide ainsi avec une phase de l'impérialisme marquée par l'existence d'une **puissance hégémonique (les États-Unis)** assurant la stabilité du cadre des échanges mondiaux. Ce qu'on appelle aujourd'hui « multilatéralisme » est en fait l'organisation de l'économie mondiale par la mise en place d'institutions internationales contrôlées par les américains au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ²⁷. La *Pax americana* est couronnée par la domination du dollar.

Parallèlement à la mondialisation de la production, ont lieu la financiarisation de l'économie et la globalisation financière.

²⁵ Les firmes multinationales (FMN) ont un registre international d'action mais la possession de leur capital est généralement ancrée nationalement. Ainsi les GAFAM aux États-Unis ou Total en France. Cette dualité reflète l'ambiguïté de leur statut à l'égard des États : à la fois jouant leur propre jeu et dépendantes des États. Sur la mondialisation et les FMN voir Charles-Albert Michalet, *Le Capitalisme mondial*, Paris, PUF, 1985, 2^e édition

²⁶ OMC : Organisation Mondiale du Commerce qui définit les règles du commerce international.

²⁷ Le FMI (Fonds Monétaire International), la Banque Mondiale, le GATT ancêtre de l'OMC et au plan non économique l'OTAN, l'OMS, l'UNESCO...

La financiarisation de l'économie et la globalisation financière

Pour Lénine suivant Hilferding, le capital financier désigne « *la fusion du capital bancaire et du capital industriel* », c'est-à-dire la capacité des banques à contrôler l'appareil industriel à partir de prises de participation en cascades dans des sociétés par actions.

Cette **séparation** de la propriété du capital et de son utilisation productive génère selon Lénine une oligarchie financière qui, tout en finançant le développement industriel, vit de la spéculation sur les titres (actions) qu'elle détient. La finance est un **amplificateur** de revenu pour une classe sociale de rentiers et pour les quatre pays qui concentrent 80% des émissions mondiales d'actions (Angleterre, France, Allemagne, États-Unis à l'époque).

La financiarisation de l'économie

À partir de ces prémices s'est dessiné le visage de la finance à l'époque de l'impérialisme contemporain. La finance est un monde à deux étages²⁸.

Au premier étage

Le premier est le **capital de prêt** qui finance les investissements des entreprises ou la consommation des individus. Le crédit bancaire a pris une importance centrale dès l'aube du capitalisme commercial puis industriel. Il s'est étendu de façon massive au financement de la consommation depuis les années 1950. Il a, en particulier aux États-Unis, compensé la stagnation des salaires réels pour soutenir la consommation de biens et le marché de l'immobilier dans la dernière période. L'endettement croissant est la norme, que ce soit celui des entreprises, des ménages ou des États.

Au niveau de ce premier étage, il y a un lien direct avec l'économie réelle. Pas de crédits, pas d'économie.

Au second étage

Le second étage est celui des **marchés financiers** proprement dits. Ils consistent à acheter et revendre les titres représentatifs des dettes et des créances émises au premier étage (les actions pour les entreprises, les obligations pour les États et même les crédits aux particuliers comme l'a montré l'exemple américain des *subprimes* ²⁹).

Sur la mezzanine du second étage, l'ingénierie financière a développé les produits dérivés, c'est-à-dire des titres sur les titres cotés sur les marchés du second étage (actions, obligations...) appelés *sous-jacents* car la valeur des produits dérivés dépend de l'évolution dans le temps des cours des actions, obligations...

Croyances et crise

Ce faisant un **élément subjectif** est introduit dans l'évaluation des actifs financiers. L'évolution des cours des titres dépend des croyances des investisseurs : les actions montent parce que les investisseurs, croyant qu'elles vont monter, les achètent ³⁰. La spéculation est une **spéculation sur le temps**.

Au fur et à mesure que l'on monte dans les étages, la construction financière s'autonomise de l'économie réelle sous l'effet de croyances spéculatives. D'où les phénomènes de bulle financière quand le second étage s'enivre de croyances optimistes s'auto-intoxiquant. D'où aussi leur brusque éclatement, quand le ciel fracassé des croyances s'abat sur la misérable économie réelle comme dans la crise financière de 2008 et dans celle qui menace la valorisation actuelle de l'IA.

Le retournement opéré par la crise financière est brutal. Des valeurs montées au pinacle ne valent plus rien. Des institutions financières font faillite. La confiance ayant disparu, les banques ne veulent plus se prêter entre elles. L'argent ne circule plus, les entreprises étant au sec font faillite, les salariés-consom-

²⁸ Dans le langage des affaires, ces deux visages recourent la distinction entre « finance d'entreprise » et « finance de marché »

²⁹ Titres émis par les banques à partir des prêts hypothécaires accordés aux acheteurs de maisons (plus ou moins capables de rembourser ces prêts).

³⁰ Phénomène appelé « **prophétie autoréalisatrice** ». Si une foule massée devant la Tour Eiffel pense qu'elle va tomber, elle ne va probablement pas tomber. Si une foule de spéculateurs pense que le cours d'un titre financier va monter, il va monter du seul fait qu'ils le pensent.

mateurs sont licenciés, la consommation s'effondre, etc... Il faut alors que les États injectent massivement de la monnaie pour sauver les banques et l'économie comme en 2008.

La globalisation financière

La financiarisation de l'économie a été de pair avec sa globalisation. Les marchés financiers ont en effet été déréglementés dans les années 1980 et 1990 (en France par les socialistes) pour accroître les perspectives de rendement.

Il n'y a plus d'obstacles géographiques à l'activité de trading (achat et revente de titres sur les marchés financiers) au plan mondial. Ni d'obstacles temporels avec le trading automatisé à haute fréquence. Le trading est même maintenant ouvert à quiconque sur des plateformes.

L'instabilité financière est renforcée car les comportements de spéculation se diffusent à l'échelle mondiale, d'un marché financier à l'autre, sans être bridés par des réglementations. Les croyances optimistes d'un moment (*this time is really different !*) se propagent sans frontières, faisant dériver à la hausse le prix des actifs financiers et créant un climat d'euphorie poussant les banques à accroître leurs crédits aux entreprises et aux ménages, puis c'est le krach sur les marchés financiers et la restriction qui s'ensuit des crédits bancaires, ce qui précipite une crise économique ³¹.

Un impérialisme erratique sous dopage financier

L'impérialisme actuel est ainsi marqué par la **domination des marchés financiers** sur l'activité bancaire et, par ce biais, sur l'économie productive. C'est un renversement de la perspective léniniste qui allait du capital industriel au capital bancaire puis à leur fusion financière.

Plusieurs conséquences en découlent.

- La mondialisation de la production est subordonnée à sa financiarisation. La rentabilité exigée du capital industriel est dictée par les financiers (fonds de pension, fonds spéculatifs...) qui détiennent le capital actionnarial. L'optimisation des revenus financiers l'emporte sur les stratégies productives.
- Les implantations industrielles du capital internationalisé sont traitées comme un portefeuille d'actifs financiers à la recherche d'un meilleur rendement global. Une unité de production localement rentable peut être fermée ou vendue si cela améliore le rendement global du portefeuille d'actions.
- Le rapport entre finance et industrie siphonne la plus-value extraite du rapport capital/travail en exerçant une pression à la baisse sur l'emploi salarié et les salaires réels. L'État-providence implose, les inégalités de revenu explosent.
- Contrairement à l'impérialisme antérieur qui étaient aux mains de grandes firmes planifiant leur production sur le moyen terme et de politiques étatiques volontaristes cadrant leur action, l'impérialisme actuel est de nature erratique. À un capitalisme industriel managérial s'efforçant de contrôler son environnement économique a succédé un capitalisme de l'intranquillité financière ³².
- Particulièrement dans la phase actuelle où les rivalités inter-impérialistes défont l'ordre international stabilisateur institué par la puissance américaine après 1945.

De la mondialisation sous hégémonie à une fragmentation politique chaotique

Comme un élastique qui se serait étendu au-delà de ce que sa constitution lui permet, la mondialisation est en train de se déchirer, revenant en boomerang dans les yeux blessés de ses acteurs.

L'immobilisation du monde par la Covid-19 a été le premier révélateur des dépendances productives que la mondialisation a créées ³³.

³¹ Voir Michel Aglietta, « Les transformations du capitalisme contemporain », in Chavance B. et al. (dir.), *Capitalisme et Socialisme en perspective*, Paris, La Découverte, 1999.

³² Hyman Minski, un économiste américain plus perspicace que nombre de ses collègues, a bien décrit ce capitalisme dans *Stabilizing an Unstable Economy*, 1986, trad. fr. (2015), *Stabiliser une économie instable*, Paris, Institut Veblen / Les Petits Matins, 2015.

³³ *Quoi donc ! Nous ne fabriquons même plus ce médicament basique qu'est l'aspirine ! Que dire alors des puces de*

Les rivalités interimpérialistes se sont aiguës depuis avec les guerres d'Ukraine, de Gaza et la guerre américano-iranienne.

Le déclin américain que la présidence d'Obama avait déjà manifesté s'est révélé au grand jour avec celle de Trump. Trump a sonné le tocsin d'un repli de la puissance américaine sur son pré-carré historique (les Amériques) ³⁴.

Orpheline des Américains, **l'Europe est en errance**. La Russie joue sa propre carte de second couteau de l'impérialisme. La Chine avance ses pions : nouvelles routes de la soie, contrôle des infrastructures et routes maritimes, pénétration en profondeur des économies africaines (infrastructures, terres, marchés...), invasion des marchés européens, investissements massifs au Brésil, ombre portée sur l'économie des pays asiatiques... Elle est la puissance patiente montante.

Pour l'heure, la mondialisation se fragmente en zones économiques et politiques d'influence. La quête de « souveraineté » par ces zones est le nom de la décomposition de l'ancien ordre impérialiste.

Dans ce processus, l'impérialisme économique est **subordonné** aux rapports de force politico-militaires.

Plusieurs effets en résultent :

- le retour des politiques protectionnistes (les bons vieux droits de douane !) à l'échelle des sous-zones impériales ;
- les tendances probables à la partition conflictuelle de l'impérialisme : constitution de zones de libre-échange « souveraines » avec leur système de crédit et leur monnaie, division du cyberspace en plusieurs Internet « souverains » ;
- la subordination des monopoles mondiaux, auparavant réputés plus puissants que les États, à leurs États respectifs (l'allégeance des GAFAM à Trump, la reprise de contrôle par Xi Jinping de leur équivalent chinois les BATX ³⁵) ;
- la militarisation des routes maritimes dont l'ouverture n'est plus garantie par une puissance hégémonique ³⁶ ;
- les effets incontrôlables de la toile d'araignée sans tête tissée par la finance globale et la connectivité numérique ;
- la multiplication des affrontements militaires à haut potentiel d'expansion ;
- la course « décomplexée » à l'armement.

Ce tableau de l'impérialisme du début du XXI^{ème} siècle soulève **une question d'avenir** :

La Chine est-elle un pays impérialiste ?

Elle a les caractéristiques d'un impérialisme émergent que l'article a relevées. Mais elle n'a pas encore de projection militaire extérieure. Ce n'est pas d'ailleurs sa tradition historique. Tous les impérialistes brevetés du monde attendent fiévreusement de voir si la Chine va passer par un affrontement militaire pour récupérer Taiwan.

Bien d'autres questions se posent. À commencer par caractériser ce qu'est aujourd'hui le capitalisme chinois, l'impérialisme n'étant qu'une dimension du capitalisme comme l'a rappelé cet article.

À suivre donc.

● ● ●

l'IA !

³⁴ Poussé par Israël et son ego, Trump a commis l'erreur stratégique (du point de vue des intérêts américains) de déclarer la guerre à l'Iran.

³⁵ Baidu - Alibaba - Tencent - Xiami

³⁶ Arnaud Orain, *Le monde confisqué. Essai sur le capitalisme de la finitude (XVI^e-XXI^e siècle)*, Flammarion, 2025